

INSERTIONS

Presser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

La correspondance devra être adressée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus, l'abonnement national «La Coopération», n° 242

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montev	Campag
Un mois.....	\$ 1.00	1.20 or
Trois.....	3.00	3.50 «
Six.....	5.50	6.50 «
Un an.....	10.00	12.50 «

Numéro du jour..... \$ 0.06
ancien..... 0.10

Les abonnements partiront du 1er août de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD,

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

L'Autriche et l'Italie

Nous trouvons dans les «Nouvelles de Hambourg», l'organe spécial du Bismarck, ce simple aveu d'artifice, relatif aux sympathies existant entre deux des parties belligères de la Triple-Alliance.

La situation n'est pas tout à fait favorable en ce qui concerne l'alliance austro-italienne. Il y a entre les deux pays des divergences qui n'ont pas été réglées et qui se manifestent avec une intensité qui n'est pas précisément de nature à favoriser l'unité de cette alliance. Aux tentatives autrichiennes des irrédentistes s'unit la sympathie des radicaux, hostiles à la Triple-Alliance, et la France républicaine, apparentée à l'Italie par la race.

Cette sympathie. Il est vrai, n'a pas encore réussi à faire sortir l'Italie de la Triple-Alliance, parce que les sentiments francophiles des radicaux ne sont pas assez forts pour faire abandonner à l'Italie ses intérêts matériels dans la Méditerranée. Néanmoins il est naturel que le maintien des relations actuelles entre l'Autriche et l'Italie soit l'objet du souci constant de la diplomatie intéressée.

Nous disions cela, notre appréciation pourrait paraître suspecte; mais, lancée par le journal du prince de Bismarck, la constatation a un caractère dont on ne saurait certes douter.

Nous sommes loin, ainsi, de cette alliance chantée par Guillaume II, laquelle aurait ses bases indestructibles dans la sympathie mutuelle des deux peuples et leur communauté d'intérêts!

LETRES, SCIENCES ET ARTS

Paris 25 juillet 1896.

Quelques personnes ont pensé que nous n'avions pas encore assez d'excursions et que les occasions manquent au peuple de faire son éducation artistique. Elles ont donc eu l'idée de créer un nouveau Salon de sculpture et de peinture, sur lequel, l'avantage d'être forain et d'être gratuit, les œuvres des artistes seraient exposées dans une vaste baraque de toiles et de planches qui se trouverait à la prochaine fête de la statue et qui, montée sur des roues, fera ensuite son tour de France; les bénéfices seront distribués aux artistes malheureux. M. Willette, un des promoteurs de ce projet, n'en doute point du succès. On verra bien, d'ailleurs, pour attirer le public.

Le Salon forain sera décoré à l'extérieure par les artistes eux-mêmes, comme Toulouse-Lautrec orna jadis la façade de la Goulette; sur les tréteaux de devanture, une joyeuse parade d'éléments de musiciens, de pitres et de belles personnes, stimulera, à l'apogée de la caisse et de trombone, les instincts artistiques de la foule; en attendant, on s'efforcera de rendre le «beau» accessible aux températures les plus réfractaires en exhibant des «modèles» auprès de certaines statues et en disposant, çà et là, quelques tableaux vivants de l'effet le plus suggestif. L'entrée de la baraque coûtera 25 centimes; l'art, comme on

voit, se met à la portée de toutes les bourses et de tous les esprits. Reste à connaître l'accueil que les artistes feront à l'entreprise: M. Willette croit pouvoir compter sur l'adhésion de tous, même des plus grands. M. Pelez a déjà promis son concours.

Le Conservatoire de Bruxelles vient de perdre l'un de ses plus anciens et plus remarquables professeurs, M. Hubert-Ferdinand Kufferath. Né à Mulheim, en 1818, ancien élève de Mendelssohn, Kufferath faisait depuis de longues années le cours de contrepoint. Il fut l'un de ceux qui encouragèrent M. Saint-Saëns quand il débutait comme organiste à l'église de la Madeleine; l'auteur de «Samson et Dalila» se plaît à rappeler ce souvenir et il tenait en très particulière estime le musicien bruxellois. Brassin créa son concerto pour piano et orchestre; et son premier trio pour piano, violon et violoncelle eut jadis, comme exécutants, Brassin, Vieuxtemps et Joseph Servais. Auteur de compositions distinguées et nombreuses, Ferdinand Kufferath laissera la mémoire d'un professeur modèle et d'un honnête homme. Son fils, M. Maurice Kufferath, auteur de nombreuses brochures sur les drames wagnériens, est un de nos critiques musicaux les plus estimés.

Il résulte d'une statistique récemment publiée que le suicide, parmi les médecins russes, prend des proportions inquiétantes; le plus triste est que la plupart de ces désespérés ont de vingt-cinq à trente-cinq ans, c'est-à-dire l'âge de la plénitude des forces et de la santé. Cette épidémie de suicide est la conséquence de la situation précaire des médecins en Russie. Ils sont nombreux dans toutes les villes de l'empire et, par suite de la concurrence, fort mal rétribués: on voit parfois un médecin donner des consultations de huit heures du matin à onze heures du soir pour gagner à ce dur métier 600 roubles par an.

En outre, les municipalités des villes russes, appuyées par la presse, ont institué des consultations gratuites dans des ambulances publiques; on a calculé que la riche cité de Kiev reçoit de ce chef du corps médical un cadeau annuel de 27,000 roubles. La misère des médecins s'en est naturellement accrue; ils donnent aujourd'hui des consultations à 20 copecks, soit 50 centimes. On comprend leur pessimisme.

ALCHIMIE MAROCAINE

On nous écrit de Madrid, le 16 Juillet.

Il vient de se passer, entre Fez, et Madrid, un fait assez singulier. Le dernier envoi de l'indemnité de guerre payée par le Maroc à l'Espagne était contenu, comme je vous l'écrivais récemment, dans une série de caisses de toutes formes et de toutes dimensions.

La plupart de ces caisses étaient remplies de monnaies d'argent. Un certain nombre l'étaient de monnaies d'or. Celles-ci étaient comprises dans l'envoi pour une somme de 750,000 francs environ.

Or, lorsque les colis sont arrivés à

Madrid, on n'y a plus trouvé d'or. Toutes les pièces étaient en argent. Qu'était devenu le métal jaune? Où s'était opérée la transmutation? Et surtout, qui l'avait opérée? C'est ce que l'on se demande à Madrid.

Le ministre des affaires étrangères a immédiatement télégraphié à Fez pour obtenir quelques explications. Raymond Lulle, Roger Bacon, tous les alchimistes du moyen âge cherchaient à transformer les métaux en or. L'alchimiste du Maroc a pris le contre-pied de l'objet de leurs recherches. Il a mieux réussi qu'eux et il a gagné davantage.

L'INCIDENT DE LA 3e CHAMBRE

On nous écrit de Paris:

Est-il possible qu'un temps vienne où les augures pourront se regarder sans rire? Ces messieurs du barreau vont-ils donc changer leurs mœurs, et c'en serait donc fini de la poignée de main sur laquelle, jusqu'ici, se vident, entre avocats, ces querelles professionnelles de l'audience? L'incident qui s'est passé, l'autre jour, à la 3e chambre, pourrions-nous le croire, si nous n'avions toute confiance dans l'esprit de paix et la sagacité de M. le bâtonnier de l'Ordre.

Mais, voici le fait:

Hier, donc, dans une affaire—D'ailleurs sans intérêt—qui se déroula à la 3e chambre du tribunal civil de la Seine, M. Chenu et M. Guillaume Silvy avaient plaidé l'un contre l'autre, et l'un avait remarqué qu'ils l'avaient fait, l'un et l'autre—on ne sait qu'ils le poussaient—avec une nervosité peu commune.

Comme il quittait la barre, M. Guillaume Silvy, particulièrement agacé par les débats, prononça ces quatre mots: «C'est une saloperie!» M. Chenu, qui avait entendu cette exclamation, s'en échauffa, et, au sortir de l'audience, ce ne fut pas sans irritation qu'il posa à son confrère la question que voici:

—Maintenez-vous l'observation que vous avez faite tout à l'heure? A quoi, haussant légèrement les épaules d'un air excédé, M. Guillaume Silvy riposta:

—Eh! oui, je la maintiens. Il n'avait pas plutôt dit, qu'il recevait de M. Chenu un soufflet auquel, spontanément, il ripostait par un coup de poing.

M. Guillaume Silvy a la taille d'Hercule et un coup de poing de lui même par un jeu, je ne le souhaite pas à mon pire ennemi (d'ailleurs, je n'en ai pas).

Quoi qu'il en soit, le poing de M. Guillaume Silvy s'abattit, moins léger qu'une mouche, sur le nez, bientôt inerte, point sanglant et gâté, de M. Chenu.

Et ce fut tout.

—Les choses se sont-elles bien ainsi passées? demandai-je, dans la soirée, à M. Silvy, que j'avais été trouver chez lui.

—Le premier mouvement du robuste avocat fut de ne me point répondre; mais quand je lui eus déclaré que, déjà les journaux du soir avaient saisi l'opinion de son cas, son second mouvement fut la confiance.

Toutefois il me dit:

—Je ne vous demande pas toute la

discretion possible; je vous demande seulement le moins d'indiscrétion possible.

Et ce disant, M. Silvy prouvait qu'il connaissait bien, je ne dirai pas l'âme du journaliste, puisque cette âme-là n'est pas plus vilaine qu'une autre, mais qu'il savait tout au moins les nécessités de sa profession.

—Eh bien! oui, affirma-t-il, les choses sont bien ainsi passées. J'ai frappé, c'est vrai; mais j'avais d'abord été frappé.

—Mais ne pouviez-vous, à la colère de ce nouvel Eurybiade, opposer le mot fameux de Thémistocle?

—Je suis, par malheur, plus vif que ne le fut ce général; riposta M. Silvy, souriant.

—Je retiens votre aveu: vous êtes vif. Vous avez eu déjà des duels?

—Ne parlez pas des agissements de l'étudiant: je ne compte pas un seul duel dans ma carrière d'avocat.

—Brav! Mais qu'allez-vous faire, aujourd'hui?

—J'attends.

—Je viens d'apprendre, à son domicile, que M. Chenu est parti à la campagne.

—Ah!

—Dans ces conditions?

—Que voulez-vous que je vous dise? Je suis très ennuyé de la publicité donnée à cette affaire. Au fond, nous sommes des amis, puisque le bâtonnier examine...

—Il n'y aura donc pas d'échange de témoins?

—Je suis prévenu que je recevrai une visite demain matin, mais je ne sais si cette visite aura trait à l'incident.

Mon insistance paraissait gêner de plus en plus M. Guillaume Silvy.

On est, il vrai, journaliste, mais point tortionnaire.

Je pris congé.

Maintenant, je prends la liberté d'espérer que ni mon aimable interlocuteur, ni M. Chenu sorte d'un réciproque mouvement d'empressement, et que, puisqu'il y a eu du sang, l'affaire en restera là.

Tous deux sont des plus honorables ment connus au Palais.

M. Chenu a fait, avec le fils du célèbre bâtonnier Allou, un livre fort curieux et très littéraire, où sont joliment burinées les vingt plus grandes figures du barreau de ce siècle.

On se rappelle, en outre, que c'est M. Chenu qui a plaidé, récemment, pour Edmond Magnier et pour Dupas.

Quant à M. Guillaume Silvy, non moins distingué que son susceptible confrère, on sait ses légitimes ambitions politiques et qu'il est un de nos futurs députés.

La paix soit donc avec eux et entre eux.

Georges Docquosi.

LI-HUNG-TCHANG

De M. de Kerohant, dans le Soleil.

Mais que vient-il faire chez nous, ce vieillard, long, maigre, nerveux, qui est chargé des intérêts d'un peuple de trois cent cinquante millions d'hommes? Pourquoi son attention se porte-t-elle spécialement sur les manufactures d'armes et sur les arsenaux? On prétend que Li-Hung-Tchang est un

novateur hardi, épris de la civilisation occidentale.

En réalité c'est un Chinois, tout ce qu'il y a de plus Chinois; et qui dit Chinois dit ennemi irréconciliable de la civilisation occidentale. Notre civilisation ne le séduit pas. Il la hait! Je crois que M. Perquer a une juste appréciation des choses quand il dit que Li-Hung-Tchang a voulu connaître l'Occident pour s'en mieux défendre et pour mieux achever la Chine à prendre sa revanche, économique de demain, politique, sinon militaire, peut-être après-demain.

Du Gaultois:

Proverbes chinois dont Li-Hung-Tchang aura peut-être l'occasion de se souvenir pendant son séjour à Paris:

Quand l'arbre va tomber, les singes décampent.

Que chacun balaye la neige devant sa porte et la rue sera propre.

Plaider, c'est chercher une puce et gagner une morsure.

Le sage ne dit pas ce qu'il fait, mais il ne fait rien qui ne puisse être dit.

Il faut écouter sa femme et ne pas la croire.

Les femmes baissent volontiers les yeux pour être regardées.

Tout est perdu quand le peuple craint moins la mort que la misère.

IDÉES D'IMPOTS

Heureux citoyen d'un pays béni des dieux dont la dette consolidée atteint dès aujourd'hui à la magnifique somme de trente-deux milliards, —soit à 85,4 francs par tête française, et qui ne fabrique par an que trente milliards d'allumettes chimiques, d'ailleurs absolument inextinguibles, il ne me paraît pas possible de me désintéresser plus longtemps de cette question nationale des impôts où se résume désormais tout le poème enchanté de la vie humaine.

Que sur trente milliards d'allumettes, taillées et phosphorées par une jeune République d'affaires, pas une ne prenne au moins d'elle-même, et est par ce frottement dérisoire qui va jusqu'à la friction furibonde de la boîte, mon civisme en demeure aux jurons du contribuable, éternellement volé et toujours flattré de l'être. Il a dégoté Machiavel, celui qui a dit le premier que l'on juge d'un gouvernement à la qualité des allumettes qu'il signe. Les nôtres ne sont vraiment pas définitives.

Mais notre magnifique dette de l'est pas non plus, j'espère. Aussi bien faut-il rendre justice due aux innombrables cabinets qui se succèdent au ciel du Pouvoir comme des délares de chaleur après une lourde journée caniculaire, tous s'épuisent en efforts inouïs pour réduire à des proportions plus bourgeoises ce déficit de fils de famille. Qui ne sait que, peu inventifs de nature, ils y emploient uniformément le moyen historique et vieux jeu de l'aggravation annuelle des impôts? Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler, comme dit Auguste, en parlant de ses bienfaits.

Il s'en vont jusqu'à s'adresser à ceux-là mêmes qu'ils tendent pour obtenir d'eux non pas de la laine, ils n'en ont plus, mais des dessins nouveaux de tondueuse! Une idée d'impôt fait pri-

me en ce moment. Il suffit d'en avoir une pour décrocher un portefeuille dans l'un de nos ministères de chœur.

Eh bien! tel que vous me voyez, ou, plutôt, tel que vous me rêvez, j'en ai, pour mon compte, cent par jour! Oui, certainement, cent par jour, des idées d'impôt, et davantage; peut-être, d'ailleurs, vous en vient-il autant qu'à moi, rien qu'à vous regarder vivre, aller et venir, boulotter, boire, dormir, vous assoier et mettre un pied devant l'autre. Ah! les idées d'impôt, mais on les respire! Quoi! nous devons, pardon, nous «ne» devons «que» trente-deux milliards, et nous ne les payons pas? Mais, si vous voulez, j'en fais mon affaire. Et ne me répondez pas à l'avance que tout, le pain, le vin, l'eau, l'air, le feu, la naissance, la mort, la parole, la vue, l'ouïe, la pensée, que sais-je enfin, tout, vous dis-je, rend ici sa dime et sa redevance à l'Etat, qu'il n'est rien qui ne contribue et que l'on trouverait plutôt du poil à raser sur un œuf que sur la peau d'un citoyen français, moi, je vous dis qu'il lui en reste.

Nous sommes bons pour trente-deux milliards, et pour trente-deux autres encore, et le cher électeur de la sainte Trinité n'a d'égal à sa patience que son exploitabilité, toutes deux étant sans limites connues.

Où, diable! mon camarade Edouard Drumont, voyez-vous la nécessité de massacrer les juifs pour équilibrer des budgets et à quoi bon emprunter un tel expédient au génie financier d'un Philippe le Bel? Pourquoi encore d'autres économistes, non moins somnambules que vous mais moins féroces, s'obstinent-ils à préconiser cet impôt sur les alcools, deux fois profitable sans doute et pour la caisse et pour la santé publiques, que la République leur refuse parce qu'il tournerait contre elle les puissants mastroquets, Warwicks du suffrage universel? Vexations inutiles, ressources indignes de la démocratie, moyens peu sûrs. En voici d'autres, bien plus pratiques.

Et d'abord, tenez, j'y pensais tout à l'heure en regardant le mien jouter avec un bouchon, pourquoi ne taxer-on pas les chats? Car ils ne contribuent pas les chats, et les chiens pourraient réclamer, eux, qui paient la cote de luxe. D'ailleurs, quels faillants que les chats, et quels parasites sociaux! Ils sont l'image du célibataire. Combien y a-t-il de matous sur la surface du territoire? Des millions assurément. Ah! le bel impôt, à dix francs par tête! Pas très populaire, pour commencer, non, chez un peuple où la mère Michel est célèbre. Mais saint Roch aussi l'était, célèbre, avec son brave Rochet ou roquet, et l'on s'en est tiré en leur construisant une église. L'impôt sur les chats donnerait quelques honorables millions au budget, et c'en serait autant de rentré à la dette, ou ailleurs. Vous voyez qu'il n'est pas difficile d'avoir une idée fiscale.

En voici une autre, au hasard d'un simple coup d'œil dans la rue. Les chats d'égout, grêlés, comme somptueux, on grèverait les oiseaux, ceux qui sont en cage, cela va sans dire, car les autres! sont insaisissables. Perroquets, perruches, serins, pinsons, chardonnerets, tout ce qui gazouille et trillote et chante l'espace en captivité. Ce serait encore un bel impôt, pas plus malaisé à percevoir que

plomb, tous les deux j'espère bien qu'on va les marier et les coucher devant nous.

Puis, regrettant cette grossièreté de plaisanterie, où se révoltait la souffrance de son d'instinct inassouvi de mâle, il voulut se montrer indifférent.

—Elle est vraiment jolie, ce soir. Vous savez qu'elle a les plus belles épaules du monde, et que c'est un vrai succès pour elle que de paraître plus belle encore, en ne les montrant pas. Il continua, parvint à causer d'un air détaché, content de menus faits sur celle qu'il s'obstinait à nommer la comtesse. Mais il s'était renforcé un peu dans l'embrasure, de crainte sans doute qu'on ne remarquât sa pâleur, le tic douloureux qui contractait ses lèvres. Il n'était pas en état de lutter, de se faire voir riant et insolent, à côté de la joie du couple, si naïvement affichée. Et il fut heureux du répit que lui donna, à ce moment, l'arrivée du roi et de la reine.

—Ah! voici Leurs Majestés! s'écria-t-il en se tournant vers la fenêtre. Voyez donc cette bousculade, dans la rue!

En effet, malgré les vitres fermées, un tumulte de foule montait des trottoirs.

Et Pierre, ayant regardé, vit, dans le reflet des lampes électriques, un nappé de têtes humaines envahir la chaussée et se presser autour des carrosses.

(A suivre.)

EMILE ZOLA

ROME

Ahl! Bahl! ne vous découragez pas, on y laisse toute sa force! Beaucoup qu'une journée, on tant de choses dans une journée! Une heure, une minute suffit pour que destin agisse et change les défaites victoires.

Il s'enfuyait, il ajouta.

—Venez! allons dans la salle du bal. Parait que c'est un prodige.

Il échangea un dernier regard tendre avec Lisbeth, tandis que Pierre et elle le suivaient, tous trois se gageant à grand-peine, gagnant la porte voisine au milieu du flot pressé de jupes, parmi cette houle de nuages et d'épaules, d'où montait la passion qui fait la vie, l'odeur d'amour et de mort.

Dans une splendeur incomparable, la galerie se déroulait, large de dix mètres, longue de vingt, avec ses huit étages qui donnaient sur le Corso, ses rideaux de vitrage, incendiant les maisons d'en face. C'était de clarté éblouissante, sept paires de énormes candélabres de marbre, des bouquets de lampes électriques changeaient en torchères géantes, pareilles à des astres; et, en haut, le long des corniches, d'autres

lampes, enfermées dans des fleurs aux teintes claires, faisaient une miraculeuse guirlande de fleurs de flamme, des tulipes, des pivoines, des roses. L'ancien velours rouge des murs, lamé d'or, prenait un reflet de brasier, un ton de braise vive. Aux portes et aux fenêtres, les tentures étaient de vieille dentelle, brodée de soie de couleur, des fleurs encore, d'une intensité vivante.

Mais, sous le plafond somptueux, aux caissons ornés de roses d'or, la richesse sans pareille, unique au monde, était la collection de chefs-d'œuvre, telle qu'aucun musée n'en offrait de plus belle. Il y avait là des Raphaël, des Titien, des Rembrandt et des Rubens, des Velasquez et des Ribera, des œuvres fameuses entre toutes, qui soudainement, dans cet éclairage inattendu, apparaissaient triomphantes de jeunesse, comme des vieillards à l'immortelle vie du génie. Et, leurs Majestés ne devant arriver que vers minuit, le bal venait d'être ouvert, une valse emportait les couples, des vols de toilettes tendres, au travers de la cohue fastueuse, un ruissellement de décorations et de bijoux, d'uniformes brodés d'or et de robes brodées de perles, dans un débordement sans cesse élargi de volutes, de soie et de satin.

C'est prodigieux vraiment! déclara Prada, de son air excité. Venez donc par ici, nous allons nous remettre dans une embrasure de fenêtre. Il n'y a pas de meilleure place pour bien

voir, sans être trop bousculé. Ils avaient perdu Narcisse, ils ne se trouvaient plus que deux, Pierre et le comte, quand ils eurent gagné enfin l'embrasure désirée. L'orchestre, placé sur une petite estrade, au fond, venait de finir la valse, et les danseurs s'étaient remis à marcher lentement, d'un air d'étourdissement ravi, au milieu du flot envahissant de la foule, lorsqu'il se produisit une entrée qui fit tourner les têtes. Donna Serafina, en toilette de satin cramoisi, comme si elle eut porté les couleurs de son frère le cardinal, arrivait royalement au bras de l'avocat consistorial Morano. Et jamais elle ne s'était serrée davantage d'une taille mince de jeune fille; jamais sa face dure de vieille demoiselle, coupée de grands plis, à peine adoucie par les cheveux blancs, n'avait exprimé une si têtue et une si victorieuse domination. Il y eut un murmure d'approbation discrète, une sorte de soulagement public, car le monde romain avait absolument condamné la conduite indigne de Morano, rompant une liaison de trente années, à laquelle les salons s'étaient habitués, ainsi qu'à un légitime mariage. On parlait d'un caprice inavouable pour une petite bourgeoise, d'un mauvais prétexte de rupture, à la suite d'une querelle survenue au sujet du divorce de Benedetta, alors compromise. La brouille avait duré près de deux mois, au grand scandale de Rome, où persiste le culte des tendresses fidèles.

Aussi la réconciliation touchait-elle tous les cœurs, comme une des plus heureuses conséquences du procès, gagné ce jour-là, devant la Congrégation du Concile. Morano repentant, donna Serafina reparaissait à son bras, dans cette fête, c'était très bien, l'amour vainqueur, les bonnes mœurs sauvées, l'ordre rétabli.

Mais il y eut une sensation plus profonde, dès que, derrière sa tante, on aperçut Benedetta qui entraînait avec Dario, côté à côté. Le jour même où son mariage venait d'être annulé, cette indifférence tranquille des ordinaires convenances cette victoire de leur amour avouée, célébrée devant tous, apparut d'une audace si jolies, d'une telle bravoure de jeunesse et d'espérance, qu'elle leur fut aussitôt pardonnée, dans une rumeur d'universelle admiration.

Comme pour Celia et Attilio, les cœurs volaient à eux, à l'éclat de beauté dont ils rayonnaient, à l'extraordinaire bonheur dont resplendissaient leurs visages. Dario, encore pâli par sa longue convalescence, était, dans sa délicatesse un peu mince, avec ses beaux yeux clairs de grand enfant, sa barbe brune et frisée de jeune dieu, d'une fierté sveltes, qu'il se retrouvait tout le vieux sang princier des Boccanera. Benedetta, la très blanche sous son casque de cheveux noirs, la très calme, la très sage, avait son beau rire, ce rire si rare chez elle, mais d'une séduction irrésistible, qui la transfigurait, donnait un charme de fleur à sa bouche un peu

forte, emplissait d'une clarté de ciel l'infini de ses grands yeux sombres, insondables.

Et, dans cette enfance qui lui revenait, si gaie, si bonne, elle avait eu le délicieux instinct de se mettre en robe blanche, une robe tout unie de jeune fille, dont le symbole était sa virginité, le grand lis pur qu'elle avait resté obstinément, pour le mari de son choix.

Rien de sa chair ne se montrait encore, pas même la discrète échancrure permise sur la gorge. C'était le mystère d'amour impénétrable, redoutable, une beauté souveraine de femme, dont la toute puissance dormait là, voilée de blanc. Aucune parure, pas un bijou, ni aux mains, ni aux oreilles. Sur le corsage, rien qu'un collier, mais un collier de reine, le fameux collier de perles des Boccanera, qu'elle tenait de sa mère et que Rome entière connaissait, des perles d'une grosseur fabuleuse, jetées là, à son cou, négligemment, et qui suffisaient, dans sa robe simple, à lui donner la royauté.

—Oh! murmura Pierre extasié, qu'elle est heureuse et qu'elle est belle! Tout de suite, il regretta d'avoir ainsi pensé à voix haute; car il entendit, à son côté, une plainte sourde de fauve, un involontaire grondement, qui lui rappela la présence du comte. Celui-ci, d'ailleurs, étouffa ce cri de sa blessure, brusquement rouvert. Et il eut encore la force d'affecter une gaieté brutale.

—Fichtrel! ils ne manquent pas d'a-

MARTIN CAZAUX

FALLECÍO EL 3 DE AGOSTO DE 1895

Zenobia C. de Cazaux, esposa; Nelly (ausente), Alfredo, María, hijos, y domas deudos invitan a sus relaciones para el novenario que por el descanso del alma de dicho finado tendrá lugar los días 18, 19 y 20 del corriente a las 7, 7 1/2 y 8 en la Iglesia de la Concepción.

Favor que Agradezcan.

les autres. Les marchands de mouron donneront les adresses des fenêtres. Et on pourrait, à cet égard, en attacher un autre, congrédiant, celui des pots de fleurs, jardins suspendus de Jemmy l'ouvrier. L'estime à deux millions encore le revenu sévère mais juste de cette double contribution. On doit à la rigueur, et nous y sommes, vivre sans chat, sans oiseaux et sans fleurs, même en République.

On peut aussi vivre sans chat, et je le constate en cherchant la mienne pour sortir. La canne est unesupplément social, trop évidente, car lorsqu'on a trois jambes, on n'a pas besoin de canne. Mais, quand deux suffisent à équilibrer un contribuable? Je ne sais pas de combien d'argent l'impôt sur les cannes enrichit le déficit, mais ce serait considérable.

De même un impôt sur les montres. N'est-il pas abusivement luxueux de porter l'heure, une heure personnelle, dans son gousset, quand à tous les cadrons de la République cette heure est visible et ostensible? Quelle heure est-il? La bonne, la consolidée, celle des trente-deux milliards, citoyens.

Labus des poches aux habits n'est pas encore fort impossible, et celle pour le mouchoir suffit pour celle du porte-monnaie tend de plus en plus à devenir purement fastueuse.

Mais que diriez-vous d'un impôt sur les bretelles? J'entends votre réponse: tout le monde porterait des bretelles! Et bien oui, imposeraient les bretelles, et l'on donnerait à choisir.

Voici une chose singulière, depuis que, citoyen zélé, les idées d'impôt me hantent, je ne sais où porter les yeux pour ne plus en voir naitre, et des choses et des gens, et des causes et des effets. Ai-je l'âme si fiscale et contributive? Non, citoyens, ce n'est pas la libre encore de tout dire, me tire par les cheveux chez le percepteur, mes gants frémissent sur le pupitre d'avertissement, et mon nuque de cravate, fureur d'être indigne de patente, m'entraîne. Tout me devient irritant et redoublant. Les bretelles, les bretelles des pieds à la tête, et de tout l'être, me presse, me pousse et m'angoisse, et l'orgueil de payer la taxe s'adresse à la main, exagère l'Autre à l'Autre, m'offense, moi aussi, d'un ministre des finances dans un cabinet de trois semaines. Car enfin j'en ai trop, de ces bretelles d'impôt, et cela tourne au génie économique.

Pendant le déjeuner, je contemplant, l'œil fasciné, mon tranquille, le moultard. C'est un pot de moultard fort simple, avec, dans le trou du bouchon, une spatule en bois sans apparence. La pensée me vint, qu'il n'était pas imposé, qu'il ne participait pas à l'amortissement des trente-deux milliards consolidés, et ce fut une véritable souffrance. On dut l'enlever et l'arracher à mon patriotisme. Mais que devins-je, lorsque son départ déclencha la présence d'un hargneux à quel bureau, à quel bureau, à quel gîte d'un bon Français, un dilecteur digne de ce nom, un vrai républicain sent-il porter, vers le bureau additionnel du hargneux saut. Et je vis aussitôt des cure-dents qui ne rapportaient rien à l'État.

Mais je vis aussi des allumettes qui, elles, lui rapportent, et vingt-huit millions pas un, disent les statistiques, l'un est cinq boîtes de cinquante chapeaux sans en tirer une chincelle, de l'élément cher à Prométhée, et ma cri-se cessa. Toutes les idées d'impôt m'abandonnèrent, je désespérai des trente-deux milliards.

Emile Bergerat.

UN MENU D'AGILE

On écrit des Angles (hasses-Alpes). L'angle n'est pas une mesure, c'est un vieux proverbe, qui se trouve une fois de plus justifié par les reliefs d'un repas vraiment royal, trouvé, il y a quelques jours, dans le nid d'un oiseau dans un rocher, par des jeunes gens de la petite commune d'Angles.

Ces derniers, en effet, ayant appris dans le village, qu'un agile avait construit son aire dans une anfractuosité de rochers sauvages et escarpés, ils coururent le mont Julien, à plus de 300 mètres d'altitude, prirent toutes les dispositions nécessaires pour essayer de s'emparer des agiles.

Munis de crochets de fer, de cordes et de bons bâtons, ils s'aventurèrent dans la montagne. A peu près parvenus au faite, l'un d'eux, le plus solide, monta attaché par la ceinture et le timent, très lentement, se fit descendre par ses camarades.

Suspendu sur l'abîme, le pauvre garçonnait, entre cuir et chair, un trission lui parcourait tout le corps. A ce moment, peut-être, regretta-t-il sa vilaine aventure.

Mais un cri retentit tout à coup: «Nul ne soupçonnait à ce moment l'épisode sanglant qui se préparait. Quelques heures plus tard, en effet, un coup de feu retentit dans le nid d'Almiron. Le malheureux venait de mettre fin à ses jours, d'un coup de revolver. Déjà, le poignard, nous assure qu'une fille d'Almiron, Almirotti, était la mère de dix enfants; on évaluait à 40.000 piastres ce qu'il laisse après lui.

Le suicide d'Almirotti, dans son cas, nous oblige à constater, une fois de plus, la légèreté avec laquelle on procède à la fouille des criminels au moment où ils sont arrêtés. Il y a un exemple d'années un malheureux sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Nul ne soupçonnait à ce moment l'épisode sanglant qui se préparait. Quelques heures plus tard, en effet, un coup de feu retentit dans le nid d'Almiron. Le malheureux venait de mettre fin à ses jours, d'un coup de revolver. Déjà, le poignard, nous assure qu'une fille d'Almiron, Almirotti, était la mère de dix enfants; on évaluait à 40.000 piastres ce qu'il laisse après lui.

Le suicide d'Almirotti, dans son cas, nous oblige à constater, une fois de plus, la légèreté avec laquelle on procède à la fouille des criminels au moment où ils sont arrêtés. Il y a un exemple d'années un malheureux sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Nul ne soupçonnait à ce moment l'épisode sanglant qui se préparait. Quelques heures plus tard, en effet, un coup de feu retentit dans le nid d'Almiron. Le malheureux venait de mettre fin à ses jours, d'un coup de revolver. Déjà, le poignard, nous assure qu'une fille d'Almiron, Almirotti, était la mère de dix enfants; on évaluait à 40.000 piastres ce qu'il laisse après lui.

Le suicide d'Almirotti, dans son cas, nous oblige à constater, une fois de plus, la légèreté avec laquelle on procède à la fouille des criminels au moment où ils sont arrêtés. Il y a un exemple d'années un malheureux sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Nul ne soupçonnait à ce moment l'épisode sanglant qui se préparait. Quelques heures plus tard, en effet, un coup de feu retentit dans le nid d'Almiron. Le malheureux venait de mettre fin à ses jours, d'un coup de revolver. Déjà, le poignard, nous assure qu'une fille d'Almiron, Almirotti, était la mère de dix enfants; on évaluait à 40.000 piastres ce qu'il laisse après lui.

Le suicide d'Almirotti, dans son cas, nous oblige à constater, une fois de plus, la légèreté avec laquelle on procède à la fouille des criminels au moment où ils sont arrêtés. Il y a un exemple d'années un malheureux sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Nul ne soupçonnait à ce moment l'épisode sanglant qui se préparait. Quelques heures plus tard, en effet, un coup de feu retentit dans le nid d'Almiron. Le malheureux venait de mettre fin à ses jours, d'un coup de revolver. Déjà, le poignard, nous assure qu'une fille d'Almiron, Almirotti, était la mère de dix enfants; on évaluait à 40.000 piastres ce qu'il laisse après lui.

Le suicide d'Almirotti, dans son cas, nous oblige à constater, une fois de plus, la légèreté avec laquelle on procède à la fouille des criminels au moment où ils sont arrêtés. Il y a un exemple d'années un malheureux sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

Mr. le Ministre de la Guerre a décidé que cette attestation doit parvenir aux Commandants des Bureaux de Recrutement à l'époque que ledit sergent de ville payé de sa vie cette année, le 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

En conséquence des dispositions ci-dessus, il y a lieu, pour les intéressés, de faire établir, par l'autorité diplomatique ou consulaire dont ils relèvent, les certificats annuels qui, le 15 juillet, et avant le 15 septembre, doivent être envoyés au Ministre de la Guerre, à Paris, par la voie la plus directe.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que, pour courir des intérêts, les intéressés aient une certaine distance de Montevideo, le certificat en question puisse être établi par correspondance.

Le Ministre de France.

Avril important

Montevideo, le 19 Juin 1896.

Les jeunes gens des classes de 1896, 1897, 1898, 1899, et 1900, qui ont obtenu la dispense du service militaire prévue à l'article 50 de la loi du 15 juillet 1895, nous tenus, aux termes du dit article, de justifier, que cette année, de la légèreté de leur situation à l'étranger hors d'Europe.

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

ARMERIA, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES - MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

- DR -

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 351 A 353, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

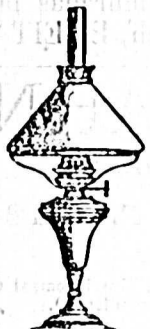
ARMERIA ORIENTAL

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

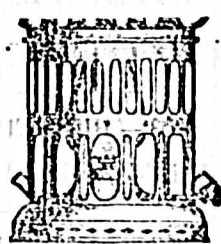
MONTEVIDEO



ARMERIA ORIENTAL
VERNINCK Y DESTEVES



ARMERIA ORIENTAL
VERNINCK Y DESTEVES



ARMERIA ORIENTAL
VERNINCK Y DESTEVES

Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Coutellerie fine, française et anglaise. Variété d'articles pour cadeaux. Armes et cartouches de tous systèmes.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

- DE -

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado "Los Mandarinos". Unico concesionario del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Unico representante para la República Oriental del Uruguay: A. BEDUCHAUD E HIJOS, calle Cámaras 50 a. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital. Cognac Chateau des Vignes, Rhum, San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSEILLE de Martin Catalogne.

284-25 de Mayo-284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fabrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbates, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y guantes Dents Alcott y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones - Montevideo

PAYSANDU Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

"Por pedidos, muestras" mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD E HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a

MONTEVIDEO

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ENSEIGNEMENT

ETAT DÉFINITIF DE LIQUIDATION

ENTRÉES

1895-Juin	25	Suivant compte rendu présenté à l'Assemblée Générale de ce jour			
1896-Octobre	13	1. Lot 351 m. 364 à \$ 2.625	\$ 922.33	\$ 29.96	
		2. " 315 " 362 " 2.41	" 760.02		
		3. " 332 " 784 " 2.50	" 831.96		
		4. " 267 " 008 " 2.59	" 691.55		
		5. " 268 " 802 " 2.51	" 674.69		
	20	6. " 254 " 281 " 3.00	" 762.84		
		7. " 254 " 395 " 3.25	" 823.53		
		8. " 319 " 480 " 2.94	" 939.27		
		Fraction Aliseris.	297.61		
		Otero.	158.63		
		Total des Entrées.	\$ 6.862.43		
			\$ 6.892.39		

SORTIES

		Dépenses payées en 1895.	\$ 22.00		
		Ducasse, son traitement.	" 10.00		
		Jaulent, d.	" 60.00		
		Signalas, ses honoraires.	" 150.00		
		Charlet, contribution M.	" 32.50		
		Lougarou & Vallaro, C. de vente et frais divers.	" 315.27		
		Frais de justice.	" 481.20		
		Union Française, publicités.	" 10.00		
			\$ 1.080.97		
		Solde en caisse.	\$ 5.811.42		
			\$ 6.892.39		

Net produit de la liquidation. \$ 5.811.42
A partager entre 312 actions de \$ 25 chaque.
Dividende \$ 18.62 par action, que les actionnaires peuvent encaisser chez Monsieur Desteves, rue Ituzaingó n.º 129, les lundi, mercredi et vendredi de 9 à 11 h. du matin et de 1 à 3 h. de l'après midi.
Montevideo, 1.º Mai 1896.

La Commission.

LICÉE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1.º enseignement primaire supérieur; 2.º enseignement commercial; 3.º enseignement universitaire.
La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français ou espagnol.
Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.
Le directeur du Lycée s'est assuré la coopération de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui sont confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir.
Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.
Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alamo de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

-

TORREFACCION

DE CAFÉ

POR LAIR

CONCENTRADO

-

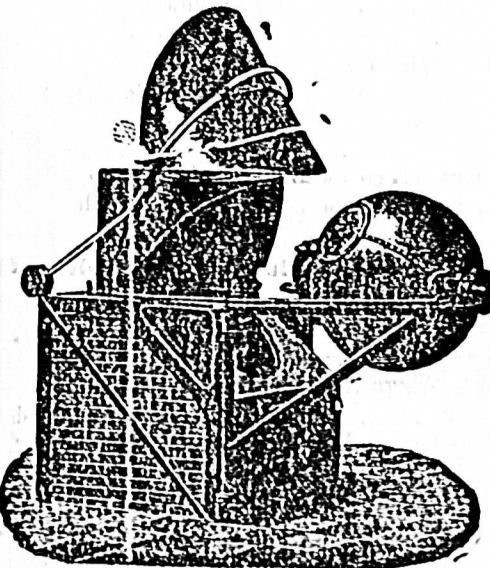
ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

106-Arapey-106

TELÉFONO MONTEVIDEO NÚM. 10

DISTRIBUCION



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

-

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

PARA

FAMILIAS

-

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

106-Arapey-106

TELÉFONO MONTEVIDEO NÚM. 10

DISTRIBUCION

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

- DE -

Mme. C. Desvignes

EXHIBITION D'ARTISTE
EXPOSITION INTERNATIONALE
PARIS 1889

232 - SARANDI - 232

REGULAR FURBER
WEL SPIT DACTYCH

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes préviens sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C. Pacific Steam Navigation Company

[Linea] quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORELLANA

Capitan: - G. H. P. COOK

Saldrá el 15 de Agosto de 1896

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Cádiz, La Pallos (La Rochelle) Plymouth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJERO.

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvaedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTS

MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214

Buenos Aires Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

La Revolucion Económica

SASTRERIA

DE

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assortiment de draps bien choisis pour la saison d'été. Elle confectionne des costumes sur mesure depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres chaque costume complet.

238 - CALLE RINCON - 210

Dr. Bernard Etchepare

MÉDECIN CHIRURGIEN DE LA FACULTÉ DE PARIS

Heures de consultation de 12 à 2 du soir. Sont exceptés les jeudis, et jours de fête.

257 - Rue Soriano - 257

TELÉFONO LA COOPERATIVA NÚM. 468

DOCTEUR V. RAPPAP

Maladies nerveuses et neurosténiques; spécialiste pour les maladies d'enfant.

Consultations de midi à 2 heures.

150 - MISIONES - 150

Hotel Concordia

208 - Calle Uruguay - 208

(SALTO)

Hotel Français de 1.º ordre, situé au centre de la Ville. Appartements et chambres splendides.

Cuisine française.

Domingo Larrañe y Zabala

PROPRIÉTAIRE

LEGATION DE FRANCE

LISTE DES PERSONNES DE NATIONALITÉ OU D'ORIGINE FRANÇAISE QUI AUJOURD'HUI INTENDENT A RECROVOIR OU A FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS A LA LEGATION.

Allame Salazar; Albazini Jean; Baillet Cécile; Ballau Catherine; Baladrado Jean; Barón Marcelin; Mma Bonaldi; Blanc Alexandre; Auguste Ludovic; Beaupré; Alexis; Bordas Eugénie; Brenaud Benoit; Bratos Léon; Bruny Emile; Casabat Thérèse et Magdeleine; Castel Pierre; Charnac Edgard Auguste; Cazes Hector; Vro Diguere; Daimé Isidore; Dent cause Laurent; Dirant Victor; Douceau Emile; Dufau Emile; Dussini V.; Echés Jean Louis; Erramoupe Guillaume; Etchepare Pierre; Fatre Marguerite; François François; Gentieu Joseph; Giraudéau Léon; Gobrio A. E.; Grand François; Girani Pauline; Guillot Cyprien; Invernizi Louis; de Lagarde L. Helton Denis; Lagourde Monique; Lota Tiborce; Lousteau Jean Baptiste; Montalibet Simón; Montaléon Samuel Antoine; Mrs Pétie; Pégot Jean Baptiste; Peyriguey Jean; Piliot Jean Fleury; Prat Pierre; Proudhon Henri; Ricou Antoine; Robert Joseph; Rogon Ferdinand; Rouillon Auguste Alexandre; Tarau Henri; Tholmon Joé; Sarralange Louise; Sainey René; Michel; M. et Mme Veldre; Vidalon Thérèse; Villanue Augustine; Vincent Albert.

Montevideo, le 1.º Août 1896.

Le Ministre de France.

A. B. Saint-Chaffray

MANUEL ALONSO

ESCRIBANO PUBLICO

72 - Calle 18 de Julio - 72

(ALTOS)

Les Filles de l'Ogre

RÉ

C'était un paysage minéral dont les pierres, les silhouettes d'éboulements, les tourments de roche faisaient toute la variété par le caprice de leurs architectures. Et comme si ces pierres granitiques eussent été des miroirs et les reflétaient dans les facettes et dans les plans de leurs coupes l'indigo profond, presque noir du ciel.
Soudain, une fanfare de cors mit tous les échos en émoi. Les chevaux des voyageurs dressèrent les oreilles. Comme ils arrondissaient leurs enco-

lures, un cortège de chasse sortit d'un torrent. Cavaliers et amazones, ils portaient une livrée de velours aussi sombre que le paysage, et qui de loin, semblait un équipage de deuil.
Au cœur du groupe, déployé en demi-lune, une amazone attirait les yeux de //, par la belle proportion de sa taille, par cette autorité des mouvements qui, dans une foule, désigne le maître. La dame avait fait sortir du rang un cavalier qu'elle semblait réprimander. Ses gestes s'animaient. Elle leva sa cravache pour frapper. Peut-être elle allait atteindre le coupable, mais il évita l'affront en faisant cabrer son cheval.
// et Compagnon avaient arrêté leurs bêtes; cette scène éveillaient en eux des impressions différentes et // demanda: - Je vous en prie, expliquez-moi ce qui se passe.

- Rien dont nous ayons à nous alarmer. La belle // passe sa vie à se quereller avec son favori, ce niais qu'elle vient de corriger devant nous. Nous aurions pu arriver au milieu d'une réconciliation; votre étoile veut que nous tombions en pleine brouille; cela est d'heureux augure pour le succès de vos affaires.
Ce disant, il mit l'épée dans le flanc de la Panthère, et l'ayant rassemblée étagamment, il se porta à la rencontre. // imita le mouvement et se régla sur son allure.
Quand on fut à portée de la voix, Compagnon arrêta sa parade et ôta sa toque: - O belle chasseresse, dit-il, recevez-vous encore une fois, sur vos terres, le vieil enfant gâté qui déjà souvent et tour à tour a mérité vos grâces et votre défaveur?

A la vue des deux étrangers, // avait légèrement froncé ses sourcils; mais elle subit le charme de cette voix: - Avancez, dit-elle en riant, et présentez-moi votre nouveau camarade de route. Il n'est pas juste qu'il soit puni pour vos péchés passés et pour vos fautes futures, car vous avez, mon cher Compagnon, dépassé l'âge où l'on s'amende...
Sous le regard de douceur qu'il sentit sur le sien, // rougit avec une modestie charmante. Compagnon semblait enchanté de cette entrée en causerie. Il présenta son ami en ces termes galants: - Je vous amène, chère //, un jeune seigneur que l'amour de la Beauté a mis dans le chemin du voyage. Il a voulu commencer par vous son péle-

rinage. Il dépend de vous qu'il ne le pousse pas plus loin.
- Je vais donc mettre ses qualités à l'épreuve, reprit //, Et d'abord, est-il habile à manier les chevaux? // allait répondre, mais // ne lui en laissa pas le temps.
- Qui m'aime, me suive!... // montait un de ces destriers coule d'ardoise, qui portaient ceux de France contre le Sarrasin. La robe bleue du coursier se confondait avec la robe bleue de l'amazone; ensemble, ils formaient un être fantastique, un dragon bicéphale et battant des ailes. Mais le cheval de // sortait du sang des coursiers que les sultans d'Asie envoyèrent jadis à l'empereur Charles-Quint. Quand, dans des élan parallèles, les deux étalons eurent jeté leur premier éclat de flamme, le destrier de Perse, prit l'avantage sur la

monture de //, Alors les sourcils de la belle chasseresse se rapprochèrent encore une fois. Elle ne voulait point continuer une joute où elle n'était pas victorieuse. Pour arrêter l'effort de son cheval, elle se suspendit aux rênes. En même temps, dans le sursaut de la lutte, elle cria à //: - Continuez... menez la chasse... puisque votre destrier est meilleur que le mien... // sentit se serrer son cœur à cette pensée que par un succès involontaire il avait offensé la belle chasseresse. // maîtrisa sa bête au milieu d'un bond: - O Madame, dit-il, c'est la noblesse de l'adversaire qui vient d'éveiller en mon cheval une ardeur inconnue. De même un cœur nouveau est né dans ma poitrine sous la magie de votre regard.
(A suivre).